

GÉRALDE NAKAM

montaigne et son temps



tel gallimard

Extrait de la publication

« ... le bien ne succede pas necessairement au mal : un autre mal luy peut succeder, et pire... Les François mes contemporanées sçavent bien qu'en dire... »

Essais, De la Vanité, III, 9, C, 958.

•

Avant-propos

Ce volume constituait le premier tome de ma thèse, qui, par son titre même, *Montaigne témoin de son temps à travers les Essais*, visait à contredire l'image trop répandue d'un Montaigne sceptique et abstrait, curieusement doublé d'un hédoniste « nonchalant », pour lui substituer la vérité d'un homme profondément mêlé à la vie publique de son temps, marqué par elle, souvent douloureusement, et s'efforçant de la modifier.

Ce n'était pas oublier l'homme d'analyse et le poète d'une œuvre dont la complexité, la force et la beauté laissent chaque lecteur, à chaque nouvelle lecture, ébloui, perplexe, rasséréné. Pour ne pas trahir la réalité d'un livre multiple dans ses plans superposés, ou plutôt pour tenter d'en suggérer l'idée, ma recherche devait, dans son projet primitif, s'étager sur plusieurs niveaux. Tout d'abord, une étude de la vie économique, sociale et politique contemporaine, dans sa vérité historique « objective », et surtout d'après le contrepoint des *Essais*. Puis, selon la même double perspective, l'examen de la mentalité du siècle, avec ses crimes et ses phobies, les uns dénoncés par Montaigne sans concession, les autres merveilleusement expliquées dans son livre, apaisées, guéries par la vertu même de sa réflexion et de son langage. Au troisième niveau, on aurait retrouvé, tou-

jours à travers Montaigne, la vie intellectuelle — littéraire et scientifique — contemporaine, par rapport à laquelle se serait définie l'invention de l'« essai », cette forme organique, à la fois instrument de connaissance et poème, par laquelle Montaigne ne cesse d'interroger le monde environnant et de lui répondre. Enfin, on arrivait à l'imaginaire, et l'on abordait cette part d'utopie, ou plutôt de rêve, qui est aussi importante chez cet imaginaire, ce grand rêveur, que l'acuité de ses observations, la subtilité et la vigueur de son jugement, et sa passion du vrai.

Projet irréalisable dans une existence d'universitaire. La « thèse », on le sait, même dans ses dimensions courantes de 800 à 1 000 pages, dévore déjà de longues années de vie.

Il fallut donc limiter ma recherche aux deux premières séries de questions. En revanche, sur la demande insistante de mon directeur, je mis en place un cadre historique préliminaire, en tâchant toutefois de le concevoir de telle sorte que ni l'histoire ni la biographie n'en arrivent à étouffer l'œuvre. C'est l'objet de ce volume.

De nos jours, on laisse aux « médias » le soin de transmettre au public le choc des événements, que la science historique feint de mépriser. Mais n'est-ce pas l'événement qui nous atteint, qu'il s'agisse de l'histoire collective ou de l'histoire du moi ? C'est donc un peu par défi que j'ai souligné, dans mon titre même, l'importance de « l'événementiel » honni. Je m'expliquerai mieux plus loin sur le sens que j'ai souhaité donner à cet ouvrage.

« Que soit profondément remercié Monsieur le Professeur V.-L. Saulnier, pour ses conseils, ses critiques et ses encouragements, pour sa généreuse compréhension des

soucis personnels, et autant pour son exigence stimulante que pour sa longue, multiple, inaltérable et précieuse patience. » Ainsi s'achevait, il y aura bientôt trois ans, l'introduction générale de ma thèse¹. Ces remerciements et cet éloge trop discret s'adressaient à l'homme, au grand seiziémiste qui, parmi ses multiples travaux, employait aussi sa science, son temps et son amitié à diriger les recherches de ses « doctorants ». Il nous a brutalement et prématurément quittés l'an dernier. L'expression de ma gratitude s'adresse désormais à sa mémoire, à laquelle ce volume est dédié.

Paris, septembre 1981.

Texte des *Essais* utilisé : édition Pierre Villey, réimprimée sous la direction de V.-L. Saulnier, P.U.F., 1965.

On a toujours noté les trois âges du texte, A, B, C, conformément à cette édition.

Abréviations :

B.S.A.M. : *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*.

B.H.R. : *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*.

R.H.R. : *Renaissance, Humanisme, Réforme*.

R.H.L.F. : *Revue d'Histoire Littéraire de la France*.

C.A.I.E.F. : *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*.

1. La thèse fut achevée en 1978. La soutenance eut lieu en avril 1980.

Introduction

« OCCASION » ET « JUGEMENT »
OU LA MATIÈRE ET L'OUTIL

« Le jugement est un util à tous subjects, et se mesle par tout. À cette cause, aux essais que j'en fay ici, j'y employe toute sorte d'occasion (...) (A). De cent membres et visages qu'a chaque chose, j'en prens un tantost a lecher seulement, tantost à effleurer ; et parfois à pincer jusqu'à l'os (C). »

Essais, I, 50, A, C, pp. 301-302.

Dans la somptueuse ouverture que voici de l'essai *De Democritus et Heraclitus*, Montaigne pose les notions clés de sa recherche : *jugement, outil, essai*¹, *occasion*, les *cent membres* et *visages* de *chaque chose*. Le « jugement » n'est pas une faculté abstraite, encore moins un ensemble de catégories. C'est un outil, d'une activité véloce, dont Montaigne exerce les possibilités en l'employant à « toute sorte d'occasion ». Dirigé par lui, cet instrument s'empare de tout ce que lui fournit, dans son développement cohérent ou dans ses hasards, son existence, la matière de sa vie. De l'application de cet outil à cette matière, du travail de l'un sur l'autre, naissent, se forment les chapitres des *Essais*. Ce premier point (A),

1. Villey suppose, avec vraisemblance, que c'est ici, dans ce texte, que la plume de Montaigne a, pour la première fois, déposé le mot « essai » dans son sens montanien (*Essais*, P.U.F., p. 301).

exposé peu de temps, peut-être, après 1572¹, retiendra, Montaigne l'espère, l'attention du lecteur de 1580.

Des années plus tard, il enrichit (C) sa présentation d'une recherche jamais achevée : le travail du livre, travail de « jugement » (de raisonnement, de discernement), ici rapide et passager, là incisif et acharné, a consisté à dégager la multiplicité des aspects du vrai. Le résultat du livre, son œuvre, est, selon la matière dont l'écrivain s'est saisi, tantôt, quand ses contemporains la traitaient de façon simple, uniforme et immuable, de la révéler au lecteur dans sa vérité multiforme, tantôt, quand elle apparaissait surchargée de couleurs et de valeurs contradictoires et absurdes, et ainsi, déformée, d'en dégager la vérité unique, irremplaçable, « native ». Les *Essais* offrent l'ouvrage d'un artisan engagé dans une incessante série d'opérations dialectiques consacrées à rechercher, à ajuster le juste « biais » des événements et des êtres.

Le temps qui sépare, dans la rédaction, les deux parties de la citation ici mise en épigraphe, est celui de la durée totale des *Essais* : celle de l'histoire vécue par Montaigne écrivain, de la vie de l'écrivain dans l'histoire. Le temps est, avec le « jugement », un facteur de création essentiel pour ce livre. Jamais Montaigne ne le perd de vue. Rares sont les écrivains aussi conscients de vivre et d'écrire dans une durée « historique », c'est-à-dire à la fois éphémère, mouvante, et marquée par l'Histoire.

Montaigne ne se considère jamais que comme l'homme d'une génération définie. Celle des fils de la génération des guerres d'Italie et de la floraison de la

1. Villey ne parvient pas à dater plus précisément cet essai, et conjecture que, comme tout le groupe d'essais précédents, il peut être des années 1572-1573, époque à laquelle Montaigne lisait les *Vies* de Plutarque.

civilisation « humaniste » en France, celle qui, avant l'éclatement des guerres civiles, était encore dans sa jeunesse ou, comme on disait alors, dans son « enfance »¹. Celle qui entre dans la vie publique et assume des charges officielles à l'époque du massacre de Vassy, et dont l'âge adulte s'écoule tout entier au milieu des conflits politiques et armés les plus compliqués, les plus opiniâtres, les plus meurtriers du siècle. À quel point, dans sa vie publique, et dans sa vie d'écrivain qui en est la conséquence, l'écho, et aussi le contrepoint, Montaigne s'y trouve étroitement mêlé, on ne le soulignera jamais assez. Par la façon même dont il scande ses souvenirs, tantôt en les rapportant aux années de son « enfance », tantôt (ce sont les plus nombreux) en précisant « de mon temps », Montaigne prouve sa solidarité avec sa génération : une génération qui, nourrie dans l'espérance et la prospérité de la Renaissance, assiste à sa destruction. Il peut bien lui arriver d'éprouver le regret d'autres temps, d'autres lieux ; il ne s'en reconnaît pas moins fils de ce temps et de ces lieux de tempêtes civiles et d'intérêts mortels. À aucun moment il n'esquive l'actualité. Il s'y « porte », ou, comme il dit encore, il s'y « plante » : par nécessité autant que par curiosité historique et morale et par conscience de ses responsabilités d'homme public et d'écrivain ; par réalisme autant que par conviction, même s'il n'y entre pas de joie (mais la joie du livre compense l'amertume de l'histoire). Il l'a lui-même écrit : on peut bien regretter le passé ;

1. « L'enfance », à la manière antique, durait jusqu'à vingt-cinq ans. Précisions sur le sens du mot au xvi^e siècle in E.V. Telle, *Montaigne et le procès de Martin Guerre*, B.H.R., 1975, Tome XXXVII, pp. 399-402.

c'est pourtant le présent qu'il faut vivre¹ ; il est douloureux, mais passionnant, de vivre dans le « brouillis » de la seconde moitié du xvi^e siècle².

Quand Montaigne écrit « du temps de nos pères » ou « de mon enfance », le fait-il par nostalgie du passé ? Il se souvient, certes, des « merveilles » que son père lui contait sur « la chasteté de son siècle », et son souvenir l'entraîne alors à célébrer la courtoisie, la grâce, la douceur, la sincérité, la modestie, etc., de Pierre Eyquem : éloges à travers lesquels il faut entendre, évidemment, la condamnation, de l'époque brutale, laide, fanfaronne, hypocrite de Michel Eyquem³. Irons-nous, lecteurs pressés de systématiser, mettre ce mouvement de regret, d'ordre privé, intime, affectif, et ces critiques amères, en relation avec son amour de l'Antiquité, des sociétés indiennes, des paysans ? Et conclure que Montaigne se comporte, devant l'histoire, en nostalgique de structures disparues ou en voie d'éclatement ? Ou encore qu'il s'enferme « dans le cercle de son relativisme historique »⁴, lui dont le relativisme est au contraire ouverture ?

1. « On peut regretter les meilleurs temps, mais non pas fuir aux presens ; on peut désirer autres magistrats, mais il faut, ce nonobstant, obeyr à ceux ici. » III, 9, B, 994.

2. Montaigne explique, en évoquant la « mort publique » de son pays : « Et puis que je ne la puis retarder, suis content d'estre destiné à y assister et m'en instruire. » III, 12, C, 1046.

3. *De l'Yvrognerie*, II, 2, C, 343-344 : « C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon père de la chasteté de son siècle. C'estoit à luy d'en dire... »

4. Franco Simone, *Umanesimo, Rinascimento, Barocco in Francia*, p. II, cap. I, *La coscienza progressiva del Rinascimento francese*, Mursia, Milan, 1968, p. 127. F. Simone oppose Bodin à Montaigne, dont il écrit : « ... Montaigne, troppo limitato nel circolo chiuso del suo relativismo storico. »

Pourquoi faut-il que les historiens d'aujourd'hui, et parmi les meilleurs, relayant la critique littéraire de naguère, cherchent à tout prix (l'argument se retourne) à enfermer Montaigne dans le cercle d'un système commode, lui qui, de tous les penseurs de son temps, est le seul qui refuse la commodité de s'installer dans un système ?

Que, chez maint contemporain qui dénonce la perversité des temps modernes, dans *Le Printemps* (1572) de Jacques Yver, par exemple, ou les *Contes et Discours d'Eutrapel* (1585) de Noël du Fail, se manifeste une nostalgie des structures sociales que sont en train de bousculer de nouvelles réalités économiques et les guerres civiles, nostalgie révélant, à travers l'exaltation des vertus paysannes traditionnelles de soumission et de résignation, la peur de la noblesse rurale éclipsée par la bourgeoisie marchande, cela est probable¹. Cette forme de nostalgie, à la fois douloureuse et « sécurisante », n'est pas radicalement étrangère à la pensée — ou plutôt aux rêveries — d'un écrivain dont l'œuvre rassemble d'ailleurs tous les courants de pensée contemporains. Mais si telle était vraiment et sans nuances sa position de base, nous verrions Montaigne regretter le temps de François I^{er}, l'âge des guerres d'Italie, celui d'Érasme, ou de Rabelais. Ce n'est aucunement le cas. Rien n'est plus flou, dans les *Essais*, que cette période-là, précisément : car Montaigne ne l'a pas vécue, il ne l'a vécue, en son « enfance », que par l'intermédiaire d'autrui ou de ses lectures. À la grande différence de la majorité de ses

1. Voir Lionello Sozzi, *Tendances politiques et sociales chez les conteurs du seizième siècle*, in *Culture et politique en France à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance*, études réunies et présentées par F. Simone, Turin, 1974, p. 248 sq. Observons ceci toutefois : la noblesse féodale et rurale redoute assurément la montée de la bourgeoisie marchande ; mais plus encore la centralisation monarchique qui — elle le sait — l'engloutira. La structure économique qui est en train de disparaître, c'est la petite propriété familiale, au profit des grands, de l'Église, et des riches robins. Le groupe le plus menacé dans la noblesse, ce sont les hobereaux, en cela solidaires des paysans. Voir *Histoire de la France rurale*, Seuil, 1975, tome II, Hugues Neveux, *Déclin et reprise, 1330-1560* et Jean Jacquart, *Immobilisme et catastrophes, 1560-1660*.

Sur Noël du Fail, on trouvera d'ailleurs une interprétation tout autre dans G.A. Pérouse, *Le dessein des Propos rustiques* in *Études seiziémistes offertes à M. le Pr V.-L. Saulnier*, Droz, 1980, p. 137.

contemporains, Montaigne n'idéalise pas l'ère de François I^{er}. Quant à Louis XII, figure devenue mythique au cours du siècle, il n'en parle pas du tout¹. Il n'a aucun regret non plus pour l'époque de Henri II. Le « retour en arrière » ne l'intéresse pas.

Il n'adore pas non plus massivement l'Antiquité : il n'en admire qu'une période historique et politique limitée, la république romaine, il n'en chérit que l'idéal humain qui s'est incarné pour lui dans son plus proche contemporain, La Boétie, et dans l'une des rares œuvres « républicaines » du xvi^e siècle, *De la Servitude Volontaire*. Il ne célèbre pas, loin de là, toutes les formes de sociétés indiennes, mais uniquement la civilisation tupi découverte, sur la côte brésilienne, par Jean de Léry : sa méditation sur le « sauvage » s'édifie sur plusieurs plans et elle est, quant au plan historique, d'une vibrante actualité au moment même où il la développe. Il exalte moins les vertus rurales traditionnelles en tant que telles, qu'il ne dit son respect en découvrant la noblesse devant la mort des paysans périgourduins décimés autour de lui par la huitième guerre civile et par la peste de 1586.

Pour comprendre Montaigne, il faut une fois pour toutes cesser de le considérer de façon statique ou dans la perspective d'une pensée linéaire. Homme du présent, de l'actuel, du réel, homme en devenir, Montaigne ne s'établit pas et n'invite pas à demeurer dans des dimensions rassurantes. Sa pensée ne s'arrête pas non plus à ces mélancolies où baignent les nostalgies, ni à ces casures du temps sur lesquelles l'être se brise. Ses analyses traduisent son refus de toutes les simplifications, et singulièrement celui des schématismes historiques, tels que

1. Il fait même un lapsus en écrivant « Le Roy François » pour Louis XII, *Essais*, I, 9, A, 38 : « Le pape Jules second... » Preuve de son indifférence à l'égard de la légende du « père des peuples ».

la vision cyclique de l'histoire (qu'elle soit triomphante, comme la conception même de « Renaissance » ou de « Réforme », victorieuses résurgences de lumières et de sources originelles ; ou qu'elle soit fataliste et catastrophique, comme est, par nature, toute conception circulaire) ou le simplisme des conceptions évolutives qui concurrençaient la précédente (qu'il s'agisse de « décadence » irrémédiable, ou de « progrès » irréfutable)¹.

Le relativisme de Montaigne est, de toutes les idées scientifiques du xvi^e siècle et des *Essais*, la plus féconde en réels progrès sur le plan des mœurs et des connaissances : de façon d'autant plus sûre qu'il s'assortit de l'exigence constante du respect humain, et de l'approfondissement d'un bonheur somme toute réussi.

Élevé dans l'esprit de la révolution humaniste, dans l'atmosphère de confiance et d'intelligence recréée par son père au château de Montaigne, achevant son « enfance », ses années de formation, dans les cours et les salons où continue de briller, au moins en souvenir, l'éclat intellectuel, artistique et diplomatique de la cour de François I^{er}, Montaigne gardera toujours le réalisme lucide, la passion de la recherche intellectuelle et l'espoir humaniste de ces premières leçons, et plus fidèlement encore quand son voyage en Italie les aura rafraîchies et revivifiées. La joie humaniste, la joie humaine, qui a, « du temps de nos pères », comme il dit, et grâce à son père, pénétré sa jeunesse, ressort, des *Essais* de son âge adulte, de « son temps » pourtant si désespérant d'homme mûr, renouvelée, fortifiée, en quelque sorte nettoyée par leur critique des pédantismes et des dogmatismes qui l'avaient, par la

1. Voir Cl.-G. Dubois, *La conception de l'histoire en France au xvi^e siècle*, Nizet, 1977, en particulier la 2^e partie, *Problématique de l'imaginaire historique*.

suite, étouffée, et qui menaçaient si cruellement de l'anéantir.

La première racine vivante de Montaigne est son père, et les années de jeunesse de l'écrivain se retrouvent dans les *Essais*, non seulement à titre de souvenir d'enfance et de confiance personnelle, non seulement à travers les événements qui étaient alors de toute première actualité et qui se révéleront déterminants pour l'histoire de la fin du siècle et pour la réflexion de Montaigne, mais en tant que source de vigueur intellectuelle et de confiance intacte en l'humain. Ce n'est pas le moins stupéfiant des *Essais* que — après et à travers tant de crimes et de souffrances collectives, tant de pages d'exercice d'un « jugement » qui questionne et questionne encore l'histoire que les hommes font et subissent — cette réaffirmation du bonheur, ce retour à la « première Renaissance », à sa foi dans la bonté native, dans « l'innocence » de l'individu humain.

*

Rendre Montaigne à son histoire, restituer à travers lui l'histoire d'une génération dont il n'est qu'un exemple, mais un exemple privilégié en raison de sa participation à la vie publique et de la valeur critique de son témoignage, délivrer l'auteur des *Essais* du masque d'intemporalité qu'on a posé sur son visage, des bandelettes d'indifférence et de triste neutralité dans lesquelles on l'a, depuis Michelet notamment¹, momifié : c'est le but premier de cet ouvrage. L'histoire réveille le texte des *Essais*, chose vécue, vivante.

L'ambition est grande, et l'on a bien conscience des

1. Voir notre *Michelet juge de Montaigne*, B.S.A.M., avril-juin 1970, n° 21, pp. 47-53.

limites de sa réalisation et de la modestie des résultats obtenus. On ne pouvait être exhaustif. Du moins a-t-on essayé de n'être pas schématique, en suggérant constamment un *relief*. C'est sur une certaine épaisseur de l'Histoire, avec ses différents plans — mondial et surtout européen, national, régional — que viennent se détacher ou se greffer les phases successives de la vie de Montaigne. C'est par rapport à ces différentes réalités qu'à son tour apparaît l'œuvre, et dans celle-ci en particulier l'impact de l'événement.

La matière de cette recherche est tout entière empruntée d'une part aux historiens du *xvi^e* siècle; contemporains de Montaigne ou spécialistes modernes, d'autre part aux derniers biographes de l'essayiste, comme Donald Frame, dont le magistral *Montaigne, A Biography* (1965) n'est toujours pas traduit en français, ou Roger Trinquet, dont *La jeunesse de Montaigne* (1972) appelle diverses remarques ou réserves, mais constitue avec ses autres études biographiques un apport essentiel. Mais la mise en relation constante de la vie, de la pensée et de l'œuvre de Montaigne avec leur contexte historique, a, dans sa démarche systématique même, une certaine nouveauté : elle peut apporter sur l'un ou l'autre de ces éléments un éclairage inattendu ou méconnu. En vertu des proportions du réel, la part la plus grande reste d'ailleurs à l'histoire. Mais la chronologie historique se trouve différenciée en fonction de la vie de l'auteur et des dires de l'œuvre — qui, sur ce plan même, garde ainsi le dernier mot.

Ce travail a été facilité par la concomitance qui apparaît, dès la naissance de Montaigne, entre des événements capitaux de son époque et de son existence. Notre découpage chronologique s'est imposé de lui-même.

GÉRALDE NAKAM

montaigne et son temps les événements et les essais

l'histoire, la vie, le livre

Présenter Montaigne *dans* son temps, et son œuvre à la fois en miroir et en marge de son temps mais toujours dans un dialogue constant avec lui : cette démarche originale apporte un éclairage neuf sur les *Essais* et permet enfin, avec la lecture minutieuse de l'œuvre qu'elle exige, de faire justice des contresens dont celle-ci, aujourd'hui encore, est victime.

Montaigne ne cesse d'observer le monde et de prendre parti, dans son « dessein de publique instruction », avec risque, force et générosité, de plus en plus douloureusement. Quel est le rôle de l'événement dans le *montage optique* du texte ? Que pense Montaigne de son temps, de l'histoire, de la politique ? Quelle *liberté* se façonne ainsi, de l'homme et de l'œuvre, de l'homme par son œuvre ? Ce *Montaigne et son temps* concerne donc l'histoire, la littérature, la philosophie. Loin de réduire les *Essais*, cette étude apporte l'assise scientifique indispensable à l'élan de la lecture multiple à laquelle ils invitent : car l'œuvre étrange et incomparable de Montaigne, anthropologie politique et morale en forme d'autoportrait, s'élabore aussi, d'essai en essai, dans une langue d'une précision, d'une richesse et d'une beauté singulières.

Géralde Nakam est professeur de littérature française de la Renaissance à la Sorbonne Nouvelle (Paris III).



9 782070 728411

François Dubois : "Le massacre de la Saint-Barthélemy" (détail).
Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne. Photo du Musée.



Extrait de la publication 93-IF A72841

ISBN 2-07-072841-2

115 FF tc